

L'ἐπιστήμη et la lecture traditionnelle des *Seconds analytiques*

Étienne Rouleau*

Si l'objectif et la structure des *Seconds analytiques* (*APo.*) d'Aristote ne sont pas toujours faciles à délimiter dans leur ensemble¹, les deux premiers chapitres, en revanche, offrent un exposé clair des conditions d'acquisition du savoir (I, 1) et de ce en quoi consistent pour Aristote une démonstration et son rôle épistémique (I, 2). Du moins est-ce ce que la lecture de la traduction française la plus récente, celle de Pellegrin², nous donne à croire. Or, dès que l'on compare celle-ci à la version anglaise de Barnes³, en particulier pour le chapitre I, 2, suffisamment de divergences apparaissent pour qu'on remette en question la confiance éprouvée au départ à l'égard du texte aristotélicien. Une lecture comparative révèle en effet des difficultés d'interprétation pouvant avoir un impact profond sur notre compréhension globale de la doctrine de l'apodictique, notamment en ce qui concerne son rôle dans l'épistémologie du Stagirite. L'objectif

* L'auteur est étudiant au doctorat en philosophie à l'Université de Montréal. Cet article est le fruit d'une communication présentée lors du colloque des cycles supérieurs organisé en 2021 par l'Association des étudiantes et étudiants en philosophie de l'Université de Montréal.

¹ Voir en particulier Jacques Brunschwig, « L'objet et la structure des *Seconds analytiques* d'après Aristote », dans *Aristotle on Science, The "Posterior Analytics": Proceedings of The Eighth Symposium Aristotelicum Held in Padua from September 7 to 15, 1978*, dir. Enrico Berti (Padoue : Editrice Antenore, 1981).

² Pierre Pellegrin, trad., *Seconds analytiques* (Paris : GF Flammarion, 2005). Tous les passages des *APo.* cités dans cette étude en français sont tirés de cette traduction.

³ Jonathan Barnes, « Translation », dans *Aristotle: Posterior Analytics*, 2^e éd. (Londres : Clarendon Press, 1994).

premier de cet article est ainsi de fournir certaines clefs d'interprétation pour la lecture des *APo*. Ce traité, qui n'a pas joui du traitement préférentiel qu'accordent, dans leurs programmes, les universités à la *Métaphysique* ou aux *Éthiques* du philosophe, est moins connu du public. Nonobstant, il a été l'objet, entre la fin des années 1960 et le début des années 1990, de très productifs débats parmi les commentateurs, dont nous souhaitons souligner les échos, encore perceptibles, dans les plus récentes traductions consultées.

Le nœud du problème concerne la traduction du verbe ἐπίστασθαι, qu'Aristote définit en I, 2, 71b9-19, et du substantif ἐπιστήμη, dont il nous dit en 71b24-25 qu'elle est le produit de la démonstration (ἀπόδειξις). Comme nous le verrons, la traduction de ces termes n'est ni simple, ni innocente, puisqu'elle suppose une prise de position claire quant à la fonction de la démonstration (ἀπόδειξις) dans l'épistémologie aristotélicienne.

1. La lecture traditionnelle des *Seconds analytiques*

Chez Pellegrin, ces termes sont associés, comme c'est traditionnellement le cas, au concept de science : le verbe ἐπίστασθαι renvoie au fait de connaître scientifiquement et est le propre de la personne qui possède une démonstration⁴. Inversement, ne pas posséder une démonstration signifie qu'on ne possède pas la possibilité de produire l'ἐπιστήμη, c'est-à-dire la science. Par conséquent, il semble falloir accorder une très grande importance à la description par Aristote, dans ce chapitre I, 2 des *APo*, de la forme du raisonnement démonstratif et de la nature de ses prémisses. Celle-ci en effet semble nous indiquer clairement quelles sont les conditions de possibilité du discours scientifique lui-même. C'est pourquoi, par exemple, Pellegrin affirme dans une étude publiée avec Crubellier que la démonstration est « la forme même du savoir scientifique », et que « connaître scientifiquement les choses, c'est les connaître sous la forme et dans l'ordre où elles se trouvent dans la démonstration⁵ ». Chez Irwin, cette idée revêt un aspect plus controversé, puisqu'il

⁴ *APo*, I, 2, 71b28-29.

⁵ Michel Crubellier et Pierre Pellegrin, *Aristote. Le philosophe et les savoirs* (Paris : Seuil, 2002), 52.

perçoit dans l'affirmation aristotélicienne de la nature première et indémontrable des prémisses démonstratives⁶ une preuve de ce que sa posture épistémologique est celle d'un fondationnaliste⁷. Puisque son examen nous permettra de jeter les bases de la théorie aristotélicienne de l'apodictique, débutons par la position de Irwin. Nous serons ensuite en meilleure posture pour attaquer à l'épineuse question du rôle de la méthode apodictique dans l'épistémologie d'Aristote, et de confronter la position traditionnelle qui en fait un outil de découverte scientifique. À terme, nous verrons que l'élucidation de la fonction de la démonstration nous permettra de trancher sur la question de la traduction des termes « ἐπίστασθαι » et « ἐπιστήμη ».

1.1. La priorité épistémologique

Dans le deuxième chapitre des *APo.*, après avoir énoncé brièvement les propriétés des prémisses du syllogisme démonstratif, Aristote ajoute – dans un passage qu'il nous est, à cette étape de notre analyse, encore difficile de traduire autrement qu'en nous appuyant sur Pellegrin – une clause : « un syllogisme sera aussi possible sans ces propriétés, mais ce ne sera pas une démonstration, car il ne produira pas de science [οὐ ποιήσει ἐπιστήμην]⁸. » La suite du chapitre fournit une explication plus précise des propriétés des prémisses énoncées au préalable. Toutefois, la portée de l'affirmation, cruciale pour notre interprétation du rôle épistémologique de la démonstration, sur la production de l'ἐπιστήμη, n'est pas aussi facilement saisie. Ou plutôt, il nous faudra l'interpréter indirectement : une fois que l'on aura adéquatement compris ce qui fait qu'un syllogisme est une démonstration, on devrait en effet être en meilleure posture pour comprendre son résultat.

Comme l'énonce Aristote, les prémisses démonstratives sont donc (1) antérieures (πρότερα) et (2) causes (αἰτία) de la conclusion, en même temps qu'elles sont (3) mieux connues (γνωριμώτερα) qu'elle. Aux deux premiers de ces trois critères, le philosophe ajoute une explication : (a) d'abord, les prémisses sont causes de la conclusion

⁶ *APo.*, I, 2, 71b26-27.

⁷ Terence H. Irwin, *Aristotle's First Principles*, 2^e éd. (Oxford : Clarendon Press, 1990), 130-131.

⁸ *APo.*, I, 2, 71b23-25.

parce que « nous avons un savoir scientifique [ἐπιστάμεθα] de quelque chose seulement quand nous en savons la cause [τὴν αἰτίαν εἰδῶμεν]⁹ » ; or, (b) si elles sont causes de la conclusion, il est nécessaire qu'elles soient antérieures à celle-ci. Puis, plutôt que de nous expliquer (c*) pourquoi les prémisses sont « mieux connues », le philosophe semble ajouter un quatrième critère lié à la question de l'antériorité, en nous disant (4) qu'elles doivent être *déjà* connues (προγινωσκόμενα). C'est donc avec une explication de (4), et non de (3), qu'il termine son énumération¹⁰, en affirmant (d) que les prémisses doivent être déjà connues, « non seulement en étant saisies au second sens [οὐ μόνον τὸν ἕτερον τρόπον τῷ ξυνιέναι], mais aussi par le fait qu'on sait qu'elles sont [ἀλλὰ καὶ τῷ εἰδέναι ὅτι ἔστιν]¹¹ ». Enfin, malgré qu'il n'explique pas directement *pourquoi* les prémisses doivent être mieux connues que la conclusion, Aristote clarifie ensuite ce qu'il entend par « πρότερα καὶ γνωριμώτερα ». Il précise ainsi que l'antériorité et la « familiarité¹² » sont des termes qui se comprennent soit en un sens relatif (l'antérieur et le mieux connu « pour nous [πρὸς ἡμᾶς] », ce qui renvoie à ce qui est le plus près de la perception) ; soit en un sens absolu (l'antérieur et le mieux connu « par nature [τῇ φύσει] », auquel cas on désigne ce qui est le plus éloigné de la perception). Par conséquent, une prémisse antérieure et mieux connue par nature exprime davantage l'universel que celle qui n'est antérieure et familière que pour nous¹³.

⁹ *APo.*, 71b30-31.

¹⁰ Sur ce point, voir Jonathan Barnes, « Commentary », dans *Aristotle: Posterior Analytics*, 2^e éd. (Londres : Clarendon Press, 1994), 96.

¹¹ *APo.*, I, 2, 71b32-33. Barnes traduit pour sa part ce difficile passage par : « we already know them not only in the sense of grasping them but also of knowing that they are the case ». Dans cette version comme dans celle de Pellegrin, l'idée qu'exprime Aristote nous paraît se limiter à énoncer une condition supplémentaire : non seulement connaîtra-t-on les prémisses par le fait de les saisir (τῷ ξυνιέναι), mais on les connaîtra également par le fait de savoir (τῷ εἰδέναι) qu'elles sont.

¹² Terme qui semble approprié pour désigner le fait, pour une chose, d'être « bien connue ».

¹³ *APo.*, I, 2, 71b33-72a4. Il est cependant important de mentionner que le concept d'« absolu » chevauche, mais *ne* se confond *pas* avec celui d'« universel ». Est *universelle* la proposition qui prédique à chacun des

1.1.1. Résumé de la position de Irwin

D'après Irwin, la réflexion d'Aristote sur la priorité nous renseigne sur la manière qu'il avait de concevoir le phénomène de l'explication. Comme le soutient l'exégète britannique, lorsque le Stagirite affirme que les prémisses sont antérieures par nature à la conclusion, il veut dire que ce qui explique doit nécessairement exister avant et indépendamment de ce qui est expliqué. Ce faisant, et toujours d'après Irwin, Aristote stipulerait ici que l'ordre naturel et objectif des choses doit diriger l'ordre par lequel on en *atteint* la connaissance. En d'autres termes, l'exigence d'un ordre naturel commanderait l'affirmation supplémentaire, selon laquelle on ne *connaît* la conclusion que si on *connaît* également les prémisses : à la notion de priorité naturelle serait adjointe celle de priorité épistémique¹⁴.

Prenons une proposition p , telle que si p est le cas, alors q est le cas, indépendamment de la question de savoir si, du point de vue subjectif, on connaît en outre la proposition complexe « si p , alors q ». Selon l'ordre naturel, p est objectivement antérieure à q , puisqu'elle en est la cause : objectivement, dès que p est le cas, q l'est également. Toutefois, selon l'ordre épistémique¹⁵, il est possible de savoir que p est le cas sans pour autant savoir que q est le cas, tandis que le contraire est impossible. Pour Irwin, on ne pourrait en effet dire qu'on *sait* que q est le cas sans savoir que p , puisqu'on violerait ce qu'il considère être la condition nécessaire de la connaissance, selon

membres de l'ensemble, sans exception, une qualité (tout A est B) ; est *absolue* celle qui, en plus d'avoir cette portée universelle, est première dans l'ordre naturel. Par suite, toutes les propositions absolues, parce que premières par nature, sont universelles, mais l'inverse n'est pas forcément vrai. Des propositions universelles peuvent par exemple être le résultat d'une induction, mais alors elles sont seulement premières *pour nous*, en raison de leur proximité avec la perception.

¹⁴ Irwin, *Aristotle's First Principles*, 124. À cet égard, on voit assez bien ce que son interprétation a de plus controversé que celle de Crubellier et Pellegrin, *Aristote. Le philosophe et les savoirs*, 52, qui affirmaient simplement, rappelons-le, qu'on connaît scientifiquement les choses lorsqu'on a d'elles une connaissance « sous la forme et dans l'ordre où elles se trouvent dans la démonstration ».

¹⁵ C'est-à-dire, l'ordre par lequel s'atteint l'ἐπιστήμη.

laquelle on ne connaît une chose qu'en tant qu'on en connaît la cause ou le pourquoi¹⁶. Enfin, et toujours selon Irwin, en raison de la menace qu'exerce sur toute théorie de la connaissance l'argument de la régression à l'infini et auquel Aristote aurait été confronté lorsqu'il a rédigé les *APo.*, il est nécessaire qu'existe une proposition principielle, telle qu'on puisse en avoir connaissance sans avoir, pour la justifier, besoin de nous appuyer sur quelque autre proposition que ce soit (dans l'exemple ci-haut, ce serait la proposition *p*). Selon Irwin, c'est donc parce qu'il avait adopté une posture épistémologique fondationnaliste qu'Aristote affirme que les premiers principes sont indémontrables (ἀναποδείκτων)¹⁷.

1.1.2. La hiérarchie des démonstrations

Le reproche que nous aimerions adresser au fait que Irwin s'appuie sur I, 2, 71b31-33 lorsqu'il affirme qu'Aristote « also demands priority in knowledge¹⁸ » est le suivant : il semble lire ce passage d'une manière qui exclue complètement les notions d'antériorité et de familiarité relatives, comme si le philosophe nous disait que la condition qu'il impose aux prémisses démonstratives est

¹⁶ Sur ce point, il s'appuie sur les *APo.*, I, 14, 79a23. Ainsi découpé et pris hors contexte, ce passage peut être utile pour l'interprétation d'Irwin. Cela dit, il suffit de remonter de quelques lignes pour constater qu'Aristote, certes attribue aux syllogismes de la première figure une nette supériorité du point de vue de la « scientificité », mais maintient que ce n'est que « dans la majorité des cas [ἐν τοῖς πλείστοις] » que s'effectue de cette manière le syllogisme du pourquoi. Il est donc évident, comme nous le verrons, que le Stagiritte ne considérait pas que la démonstration dût *absolument* reproduire la forme de la première figure, et qu'il pouvait au contraire se faire qu'une démonstration du pourquoi ne fût pas « absolue » tout en demeurant « universelle ».

¹⁷ Irwin, *Aristotle's First Principles*, 130-131, au sujet des *APo.*, I, 2, 71b27. Pour une critique mettant en évidence l'anachronisme de la position de Irwin quant à l'influence qu'il considère que le scepticisme aurait exercé sur Aristote dans l'élaboration de sa théorie de la démonstration, voir Myles F. Burnyeat, « Aristotle on understanding knowledge », dans *Explorations in Ancient and Modern Philosophy*, 2^e éd. (Cambridge : Cambridge University Press, 2012), 143-144.

¹⁸ Irwin, *Aristotle's First Principles*, 124.

qu'elles doivent être antérieures et mieux connues, non pas pour nous, mais *seulement* par nature. Pourtant, cela n'est pas précisé dans le texte directement. De surcroît, lorsque le Stagirite poursuit en associant le mieux connu « par nature » à ce qui est le plus universel et le mieux connu « pour nous » aux particuliers¹⁹, il n'exclut pas davantage qu'il puisse s'agir de deux types distincts de prémisses *démonstratives*.

La question qui se pose alors est celle de savoir dans quel contexte la notion de prémisse démonstrative ou de « principe d'une démonstration²⁰ » est associée à celles d'« universel » et d'« absolu », afin de comprendre quels seraient les appuis textuels permettant à Irwin d'exclure toute forme de prémisse qui ne serait pas mieux connue « par nature ». Or, il se trouve, selon notre interprétation, qu'Aristote réfère souvent aux démonstrations « universelles » en même temps qu'il insinue qu'il en existe qui ne le sont pas *absolument* ou « par soi ». Par exemple, à la fin du chapitre I, 4, il définit l'universel (καθόλου) comme « ce qui est attribut de tout le sujet [ὅ ἄν κατὰ παντός τε ὑπάρχη], par soi et en tant que soi [καὶ καθ' αὐτὸ καὶ ἢ αὐτό]²¹ », et donne l'exemple du triangle. Une démonstration du fait que la somme des angles du triangle est égale à celle de deux angles droits sera *absolue* si elle attribue cette propriété au genre « triangle », parce que c'est au genre qu'il appartient par soi d'avoir la somme de ses angles égale à celle de deux droits. Prenons la démonstration qui attribuerait cette même propriété, non pas au genre « triangle », mais à l'espèce « triangle isocèle ». Le moyen terme de cette démonstration (tous les triangles isocèles ont la somme de leurs angles égale à celle de deux droits) aurait une portée *universelle*, mais l'argument n'aurait rien d'*absolu*. En effet, les triangles isocèles ne possèdent pas cette propriété en tant qu'ils sont isocèles, mais en tant qu'ils sont triangles. La cause qui est identifiée par le moyen terme demeure vraie et universelle, mais seulement *par accident*. Seule la démonstration de ce qui est attribut de la chose *en tant qu'elle est cette chose* peut être qualifiée d'*absolue*, « alors que la démonstration concernant les autres sujets ne l'est que d'une

¹⁹ *APo.*, I, 2, 72a4-5.

²⁰ *APo.*, I, 2, 72a7.

²¹ *APo.*, I, 4, 73b26-27.

certaine manière, pas par soi²² ». Ici, on remarque bien qu'il y a une forme de hiérarchie des démonstrations, telle qu'il puisse y en avoir une qui soit « plus universelle », et même, « plus absolue » qu'une autre. Dans la mesure où d'autres passages du premier livre des *APo.* en attestent également²³, il nous semble apparaître nettement, *contra* Irwin, qu'il n'est nullement exclu qu'un syllogisme apodictique soit producteur d'ἐπιστήμη tout en n'étant pas absolu.

Enfin, ces remarques nous permettent en outre de nuancer la portée de l'exigence selon laquelle un syllogisme dont les prémisses ne seraient pas « vraies, premières, immédiates, plus connues que la conclusion, antérieures à elle et causes de la conclusion²⁴ » serait exclu de l'espèce démonstrative. L'interprétation alternative que nous mettons de l'avant tend à souligner l'importance d'intégrer à la notion de priorité le deuxième aspect de sa nature, en insistant sur le fait que la prémisses démonstrative peut aussi bien être antérieure et mieux connue dans l'absolu, qu'antérieure et mieux connue *pour nous*. Par ce geste, nous nous opposons aux commentateurs qui, comme Irwin, considèrent que le critère fondamental de l'ἐπιστήμη soit « l'objectif » et « l'absolu », puisque les prémisses demeurent « antérieures » à la conclusion et « causes » de celle-ci, ainsi que « premières », mais seulement en un sens relatif – sens que nous sommes autorisé par Aristote lui-même à attribuer aux propriétés des prémisses.

1.2. La démonstration et la méthode de la recherche scientifique

Maintenant que nous avons une meilleure idée de ce que nous disent les *APo.*, I, 2 au sujet de la forme de la démonstration et de la nature de ses prémisses, il convient de nous intéresser à l'interprétation du rôle que joue l'apodictique dans l'épistémologie d'Aristote. Nous le ferons en deux temps. D'abord, sous un angle négatif, en présentant et défendant les critiques formulées par Barnes à l'endroit de la lecture traditionnelle. Puis, sous un angle positif, en

²² *APo.*, I, 4, 74a2.

²³ Voir notamment la discussion de la démonstration universelle par accident en I, 5, ou bien celle de la démonstration des objets périssables en I, 8. Voir aussi la comparaison entre la démonstration particulière et la démonstration universelle en I, 24.

²⁴ *APo.*, I, 2, 71b19-25.

intégrant aux conclusions de cet interprète les fines analyses de Burnyeat.

Tout d'abord, une critique. L'un des traits caractéristiques d'une lecture traditionnelle des *APo.* repose dans l'idée que la démonstration est cause du savoir scientifique²⁵. Bäck, par exemple, soutient que l'objectif d'Aristote n'est pas tant, dans ses traités, d'examiner et de théoriser sa méthode, que de l'*appliquer* : « Aristotle offers his theory of demonstration as a description of the structure of scientific theory [...]. In short, the model of the demonstration in [*APo.*] presents the ideal; the treatises on the sciences present actual practice²⁶. » Pourtant, Barnes remarquait de manière convaincante, trente ans plus tôt, qu'on ne retrouve nulle part dans le corpus aristotélicien une démonstration en bonne et due forme, aucun syllogisme apodictique : « If the *Organon* were lost we should have no reason to suppose that Aristotle had discovered and was mightily proud of the syllogism²⁷. »

L'argument principal qui soutient cette remarque de Barnes s'enracine dans une perspective philologique. Pour montrer que la théorie des *APo.* n'a pas été conçue pour guider le scientifique dans ses recherches, il énumère en effet les passages qui associent à la

²⁵ Crubellier et Pellegrin, *Aristote. Le philosophe et les savoirs*, 52.

²⁶ Allan Bäck, « Aristotle's Discovery of First Principles », dans *From Puzzles to Principles? Essays on Aristotle's Dialectic*, dir. May Sim (Oxford : Lexington Books, 1999), 175. Voir aussi Irwin, *Aristotle's First Principles*, 8-10, où cet axiome est appliqué dans un contexte, certes différent, mais de manière tout aussi manifeste et avec, à notre avis, aussi peu d'appuis textuels. Pour une critique de sa position, voir notamment Enrico Berti, « Does Aristotle's Conception of Dialectic Develop? », dans *Aristotle's Philosophical Development: Problems and Prospects*, dir. William Wians (Maryland : Lanham, 1996).

²⁷ Jonathan Barnes, « Aristotle's Theory of Demonstration », *Phronesis* 14, n° 2 (1969), 124. Brunschwig (« L'objet et la structure des *Seconds analytiques* d'après Aristote », 68) partage cet avis, du moins au sujet des *APo.* : « on ne le constate que trop aisément, les *Seconds Analytiques* ne possèdent guère, en eux-mêmes, les structures qu'ils décrivent ». Par ailleurs, ce genre de remarques nous rend sceptique à l'égard des interprètes qui, comme Victor Kal, *On Intuition and Discursive Reasoning in Aristotle* (Leyde : E. J. Brill, 1988), 25, en invoquant la doctrine de la *Métaphysique*, présentent la philosophie comme une « positive, expository, demonstrative science », en raison de ce qu'elle néglige l'aspect aporétique de l'entreprise philosophique.

« démonstration » (ἀπόδειξις) les notions de « chasse » (θήρα), d'« enquête » (σκέψις), de « découverte » (εὑρεσις) ou de « recherche » (ζήτησις) à proprement parler²⁸. Les résultats de ce recensement sont fort intéressants et à certains égards, les révisions apportées dans la deuxième édition de son article (1975) permettent d'évacuer certaines lacunes²⁹ de la version originale. En général, il nous semble que les conclusions que tire Barnes de cet exercice sont assez convaincantes, au premier chef celle qu'il dégage des occurrences du vocabulaire de la « ζήτησις » dans les *APo.*³⁰ Ainsi que l'explique l'interprète britannique, pour chacune de ces occurrences, l'objet de la « recherche » est systématiquement celui du moyen terme. Aristote emploie presque exclusivement le terme aux chapitres II, 1-3 et 8, dans des contextes où il est question de savoir, à propos d'un moyen terme, s'il existe ou ce qu'il est.

L'idée générale est d'ailleurs exprimée en II, 3, 90a35-36 : « Que donc toutes les choses que l'on recherche reviennent à une recherche du moyen terme [πάντα τὰ ζητούμενα μέσου ζήτησις ἐστι], c'est clair³¹ ». Vraisemblablement, ce qu'il nous faut retenir de ce passage, c'est que la démonstration ne peut guider la recherche ; qu'au

²⁸ Barnes, « Aristotle's Theory of Demonstration », 143-145 [82-83 dans la 2^e éd. de 1975].

²⁹ Nous pensons ici exclusivement à son interprétation de *APo.*, I, 14, 79a18-25, laquelle, quoique réformée en 1975, demeure pour nous problématique. Néanmoins, il s'agit véritablement d'une anomalie : aucun autre des passages recensés où se trouve employé le vocabulaire de la « θήρα », de la « σκέψις », de la « εὑρεσις » ou de la « ζήτησις » ne fournit en effet de contre-exemple aux conclusions de Barnes. Pour cette raison, et pour éviter de compliquer par trop l'affaire, nous dispenserons nos lecteurs de nos remarques à cet égard.

³⁰ Barnes dénombre vingt-cinq occurrences. De notre côté, nous dénombrons une trentaine d'emplois de mots formés à partir du verbe ζητέω, « rechercher, enquêter » ; comme Barnes, nous constatons un nombre très limité d'occurrences en dehors des chapitres II, 1-3 et 8. Dans l'ensemble, aucune des occurrences de ces mots (« ζητούμεν », seize fois ; « ζητεῖν », dix fois ; « ζητούμενον », trois fois ; « ζητῶμεν », trois fois ; « ζήτησις », deux fois ; etc.) ne fournit un appui textuel à une lecture traditionnelle, associant la démonstration à la « recherche » scientifique.

³¹ Ou encore : « le moyen terme est la cause, et dans tous les cas c'est celle-ci que l'on recherche. » *APo.*, II, 2, 90a5-6.

contraire, elle la *présuppose*, attendu que l'objet de toute recherche (le moyen terme) est pour Aristote le matériel à partir duquel se construit le syllogisme apodictique³². En ce sens, il faut en comprendre qu'une certaine forme de connaissance doit avoir été acquise au préalable, afin que puisse se déployer la démonstration. Or, c'est précisément ce que le Stagirite exprime en II, 1-2 et 8, soulignant le caractère empirique de la ζήτησις. En effet, le philosophe explique dans ces chapitres qu'il faut avoir déjà une connaissance du *fait* si l'on prétend connaître le *pourquoi*³³. Une idée semblable est exprimée par l'un des emplois du vocabulaire de la « chasse » que Barnes avait pourtant refusé de discuter, mais qui à notre avis corrobore son interprétation. En I, 31, 88a2-4, Aristote explique en effet que ce n'est qu'après avoir « capturé » l'universel qu'on obtient la démonstration³⁴. Ici aussi, la recherche précède le déploiement du syllogisme.

2. La fonction de la démonstration

Le rejet de la lecture traditionnelle, en ce qui concerne l'interprétation de la fonction de la démonstration dans l'épistémologie d'Aristote, s'accompagne ainsi chez Barnes d'une critique mettant en évidence la pauvreté de ses appuis textuels. Si aucun passage n'associe de manière convaincante, dans l'ensemble des *APo.*, les termes « démonstration » et « recherche », on voit en effet mal comment Bäck justifie sa position. Cette critique n'offrirait cependant aucune solution au paradoxe de l'absence de démonstrations en bonne et due forme, dans le corpus aristotélicien, si l'analyse de Barnes ne présentait aucun aspect positif, aucune réinterprétation de la fonction de la démonstration. Grâce à ses travaux de 1969 et de 1975, l'idée selon laquelle l'apodictique ne serait pas tant un outil de *découverte* scientifique, qu'une forme de raisonnement proprement pédagogique, a gagné en crédibilité.

³² Barnes, « Aristotle's Theory of Demonstration », 144.

³³ Voir en particulier *APo.*, II, 2, 90a8-9 : « ayant pris connaissance de ce qu'il y [a une éclipse], nous cherchons ce qu'elle peut bien être » et II, 8, 93a17-18 : « bien que parfois ils soient évidents ensemble, il n'est pas possible, assurément, de connaître le pourquoi avant le fait que la chose est ».

³⁴ Le texte grec se lit : « οὐ μὴν ἄλλ' ἐκ τοῦ θεωρεῖν τοῦτο πολλάκις συμβαῖνον τὸ καθόλου ἂν θηρεύσαντες ἀπόδειξιν εἶχομεν ».

Cependant, comme nous le verrons, la portée de cette fonction pédagogique de la démonstration ne s'est véritablement clarifiée qu'au moyen d'une prise en compte de la fine distinction entre les concepts de γνῶσις (connaissance) et d'ἐπιστήμη. Si Barnes considérait que l'ἀπόδειξις permettait la transmission du savoir, nous verrons que cette lecture demeure problématique et qu'il faut, avec les correctifs apportés par Burnyeat, pour cela même l'amender.

2.1. La connaissance et la compréhension

Dans la première édition de sa traduction des *APo.*, Barnes soulignait l'importance de ne pas traduire, du moins dans le contexte de ce traité, les infinitifs grecs « εἶδεναι », « ἐπίστασθαι » et « γιγνώσκειν » indistinctement par le verbe « connaître ». Dans la deuxième édition de sa traduction et de son commentaire, il avoue n'être plus convaincu de ce qu'il faille différencier « εἶδεναι » de « γιγνώσκειν », mais maintient fermement qu'on doit continuer de traduire « ἐπίστασθαι » par « comprendre » et « ἐπιστήμη » par « compréhension ». De cette affirmation, il se garde néanmoins de fournir une justification détaillée, puisqu'il considère celle-ci développée par un autre que lui et n'être pour sa part arrivé à une traduction adéquate de ces deux termes que par coïncidence. Ainsi qu'il l'explique, faisant ici référence à Burnyeat :

It has been powerfully urged that *epistēmē*, at least in [*APo.*], is in fact close to our own conception of understanding and distinct from our own conception of knowledge, so that my translation happily – and accidentally – hit upon the truth³⁵.

En raison de l'influence de la réflexion de cet auteur sur le débat contemporain, il convient ainsi que nous nous penchions en dernier lieu sur certains des arguments les plus convaincants que mobilise Burnyeat. Le point de départ de sa réflexion se trouve dans une critique de la description de l'ἐπιστήμη comme de l'expression des

³⁵ Barnes, « Commentary », 82.

rappports entre une proposition et un corps de propositions³⁶. Sa position se fonde sur une lecture alternative du chapitre I, 2 des *APo.*, laquelle se transpose dans la traduction qu'en a fait Barnes. Pour Burnyeat, l'ἐπιστήμη ne doit pas être définie en termes de « croyance vraie et justifiée », et ainsi s'opposer à la simple opinion, mais doit plutôt renvoyer à l'expression de l'état cognitif de l'ἐπιστάμενος, c'est-à-dire du sujet qui *comprend* (ἐπίσταται) cette proposition. Cet état (ἔξις) est désigné par l'infinitif ἐπίστασθαι, terme qu'Aristote définit dès le début de ce chapitre :

We think we understand [ἐπίστασθαι] something *simpliciter* [ἀπλῶς] (and not in the sophistical way, incidentally [κατὰ συμβεβηκόσ] when we think we know [γινώσκειν] of the explanation [αἰτία] because of which the object holds that it is its explanation, and also that it is not possible for it to be otherwise. It is plain, then, that to understand is something of this sort [τι τὸ ἐπίστασθαί ἐστι]³⁷.

Un premier avantage de la traduction de Barnes est qu'elle permet ici, par sa différenciation des termes « ἐπίστασθαι » et « γινώσκειν », d'éviter une définition circulaire³⁸. Plutôt que de définir le fait de *connaître* une proposition *p* par le fait de connaître sa cause, Aristote nous explique qu'une personne ne *comprend* une proposition qu'en tant qu'elle en connaît la cause, la raison pour laquelle elle est ce qu'elle est et en vertu de laquelle elle ne saurait être autrement. Une lecture très attentive de ce passage doit cependant être mobilisée, sans quoi il serait assez facile d'y repérer faussement une preuve de ce qu'Aristote nous décrirait ici le fait d'être en mesure de fournir une *preuve* ou une *justification* de nos croyances comme une condition *sine qua non* de leur accession au statut de connaissance. Un peu plus loin, le philosophe ajoute en effet, rappelons-le, que cet état cognitif se caractérise par le fait de *posséder une démonstration* (τὸ ἔχειν ἀπόδειξιν)

³⁶ On peut penser ici en premier lieu à l'interprétation que propose Irwin, *Aristotle's First Principles*.

³⁷ *APo.*, I, 2, 71b9-13, trad. Barnes.

³⁸ Burnyeat, « Aristotle on Understanding Knowledge », 119, au sujet de Barnes, « Commentary », 82.

ou, en d'autres termes, par la capacité à produire un syllogisme apodictique³⁹. Or, ce n'est pas tant une définition générale qu'on retrouve dans ces passages qu'une description précise de l'état cognitif de l'ἐπιστάμενος *expert* : ainsi que l'explique Burnyeat, « Aristotle both knows and emphasizes that his requirement that demonstration proceed from first principles is not a requirement of justification but of scientific explanation⁴⁰ ». La nuance est cruciale : ce que nous explique le Stagirite concerne à titre premier l'idéal de compréhension, où l'individu saisit jusqu'aux ultimes principes de l'explication du pourquoi des choses qu'il connaît. S'il s'agissait d'une condition, non pas de la compréhension scientifique, mais de la *connaissance*, c'est-à-dire : si on n'avait connaissance que de ce qu'on a déduit à partir des premiers principes d'une science, alors la plupart d'entre nous ne connaîtrait rien. Et s'il fallait, comme le soutient Irwin, qu'une prémisses soit universelle par soi pour qu'elle puisse être qualifiée de démonstrative, nous n'aurions par ailleurs aucune raison d'accorder quelque authenticité que ce soit aux remarques liminaires du livre α de la *Métaphysique*, et encore moins aux textes des traités naturalistes où Aristote reconnaît, même aux animaux, une participation à la connaissance (γνώσις), sur la simple base du fait qu'ils possèdent la perception⁴¹.

Or, l'harmonisation de ces remarques et de ces passages avec ceux des *APo.* que nous discutons dans cet essai demeure centrale à notre interprétation. Nous n'y voyons pour notre compte aucune contradiction inhérente à la pensée aristotélicienne : l'attention particulière que le Stagirite a lui-même accordée, dans les *APo.*, à une forme « imparfaite » de la compréhension⁴² ne le force pas à devoir

³⁹ *APo.*, I, 2, 71b28-29 : « τὸ γὰρ ἐπίστασθαι ὧν ἀπόδειξις ἔστι μὴ κατὰ συμβεβηκός, τὸ ἔχειν ἀπόδειξιν ἔστιν ».

⁴⁰ Burnyeat, « Aristotle on Understanding Knowledge », 118.

⁴¹ Au sujet de la connaissance animale, cf. notamment *Histoire des animaux*, IX, 1 et *Génération des animaux*, I, 23, 731a31-34.

⁴² Voir notamment les passages dans lesquels Aristote distingue entre « unqualified ἐπιστήμη with respect to a theorem of a science [and] various qualified or accidental versions of ἐπιστήμη in relation to the same theorem », ainsi que le note Burnyeat, « Aristotle on Understanding Knowledge », 117, au sujet des *APo.*, I, 2 ; I, 5 ; voir aussi *Éthique à Nicomaque*, VI, 3, 1139b34-35.

introduire dans sa doctrine deux types de « connaissance ». Il demeure cohérent avec son propre principe du tiers exclu : soit on connaît, soit on ne connaît pas. Seulement, ce qui l'intéresse n'est pas la question de savoir comment cette connaissance est *justifiée*, mais plutôt l'état cognitif de la personne qui sait, et c'est précisément là qu'il introduit différents grades. Ce qui procure à la connaissance sa justification demeure fondamentalement indépendant de la capacité à déployer un syllogisme démonstratif, s'il est vrai que cette capacité est propre non pas à l'état cognitif de la personne qui *sait*, mais à celui de la personne qui *comprend*. Le fait de connaître (τὸ γινώσκειν) peut très bien se limiter au domaine du purement factuel, mais dans ce cas on ne saurait dire du sujet connaissant qu'il est nécessairement ἐπιστάμενος, attendu que l'ἐπιστήμη présuppose la connaissance de la cause et la possession de l'ἀπόδειξις. Toutefois, parce qu'il ressort de notre lecture des *APo.* qu'une cause n'est pas seulement cause en raison de sa primauté dans l'ordre naturel, mais qu'elle peut aussi l'être en raison de sa primauté dans l'ordre épistémique, il est clair qu'elle peut être cause, donc première, *pour nous*. Il n'est donc pas catégoriquement exclu que la personne qui possède la connaissance du fait *compre* ce fait, si cette connaissance s'accompagne d'une ἔξις lui permettant d'en déployer une démonstration accidentelle ou particulière. Dans l'absolu, les prémisses n'étant pas antérieures et mieux connues *par nature* que la conclusion, la démonstration que peut déployer cette personne ne lui procure pas une compréhension parfaite ou scientifique. Relativement à ce qui est antérieur et mieux connu *pour elle*, on peut néanmoins affirmer sans risque qu'elle possède bel et bien une forme d'ἐπιστήμη⁴³.

2.2. L'enseignement et la compréhension

Afin de conclure notre exposé de la lecture alternative des *APo.*, il est impératif que nous mettions en évidence les conséquences de l'importante distinction entre ἐπιστήμη et γνῶσις sur la thèse de Barnes au sujet de la fonction pédagogique de la démonstration – thèse dont

⁴³ Voir Burnyeat, « Aristotle on Understanding Knowledge », 117, 137.

Burnyeat prédisait dès 1981 qu'elle deviendrait une nouvelle orthodoxie⁴⁴.

Pour ce dernier, nous l'avons vu, la fonction première de la démonstration est la transmission du savoir. Or, il ne s'agit pas de n'importe quelle forme de savoir, mais, selon son interprétation, de celle que l'on peut démontrer formellement une fois qu'on l'a acquise⁴⁵. S'il croit que Barnes a généralement vu juste, Burnyeat souligne que ses analyses ont toutefois le défaut de ne pas reconnaître la valeur didactique des traités d'Aristote, du simple fait qu'ils n'ont pas la forme de démonstrations. On retrouve en effet chez son collègue la description d'une approche pédagogique trop stricte, où ne seraient enseignés que les résultats des recherches qui peuvent être présentés de manière démonstrative – aussi est-il manifeste, d'après Barnes, qu'Aristote n'a jamais assigné une portée didactique à ses propres traités :

[...] they are progress-reports, not text-books, and as such they need not – indeed cannot – have pedagogic form. A series of demonstrations is appropriate to the setting out of knowledge securely achieved; it is inappropriate to the sharing of tentative philosophical or scientific explorations⁴⁶.

Pour Burnyeat, une distinction claire entre les notions de connaissance et de compréhension aurait permis à Barnes d'éviter ce qu'il considère être le grand inconvénient de son interprétation⁴⁷. Pour illustrer son point, Burnyeat part d'un cas type où la personne à qui s'adresse un enseignant serait absolument néophyte, de telle manière qu'elle n'entendrait rien à un argument démonstratif qui partirait des ἀρχαί, c'est-à-dire des principes premiers dans l'ordre naturel ou absolu. Attendu que tout enseignement et tout apprentissage de nature intellectuelle se fondent sur des

⁴⁴ Burnyeat, 128 [116 dans la 1^{re} éd. de 1981].

⁴⁵ Barnes, « Aristotle's Theory of Demonstration », 137-138.

⁴⁶ Barnes, 145.

⁴⁷ Burnyeat, « Aristotle on Understanding Knowledge », 128-129.

connaissances préalables⁴⁸, comment lui enseigner ce qu'elle ne sait pas et n'est pas déjà disposée à savoir ? Pour Burnyeat, la solution se trouve dans les nombreux textes où Aristote affirme que l'élève doit être conduite aux premiers principes par des méthodes non démonstratives, partant de ce qui est antérieur et mieux connu *pour lui*⁴⁹. Plus précisément, l'interprète cherche à montrer que ce serait procéder à l'encontre de la méthode aristotélicienne elle-même que de chercher à lui enseigner les théorèmes d'une science en partant directement des principes desquels ils découlent. Ainsi que le souligne Burnyeat, Aristote se montre en effet très sensible au fait d'appuyer ses réflexions sur des sources réputées (ἔνδοξα), sur cet « evidential support that particular theorems might find closer to the pupil's own experience⁵⁰ ».

En élargissant la notion d'enseignement aux exposés qui ne sont pas démonstratifs, il faut cependant garder à l'esprit qu'Aristote considère certes que « nous apprenons soit par induction soit par démonstration⁵¹ », mais que l'apprentissage dont il est ici question diffère en fonction de la méthode employée. Il y a, de toute évidence, une similarité entre l'ἀπόδειξις et l'ἐπαγωγή ; l'induction en effet fait connaître (γνώριμον ποιεῖν⁵²) ou révèle les choses et d'une certaine manière, la démonstration peut elle aussi être vectrice d'informations nouvelles lorsque l'apprenant est suffisamment informé pour suivre les raisonnements que formule son enseignant à partir des principes de la science en question. Toutefois Burnyeat nous rappelle que seule la démonstration procure la compréhension (ἐπιστήμην ποιεῖν⁵³). En insistant donc sur ce qui distingue ces procédés plutôt que sur ce qui

⁴⁸ *APo.*, I, 1, 71a1-2 : « Πᾶσα διδασκαλία καὶ πᾶσα μάθησις διανοητικὴ ἐκ προϋπαρχούσης γίνεται γνώσεως. »

⁴⁹ Burnyeat, « Aristotle on Understanding Knowledge », 128, au sujet des *Topiques*, I, 2, 101a36-b4 ; VI, 4, 141b17-19 ; *Physique*, I, 1 ; *Éthique à Nicomaque*, I, 7, 1098a33-b4 ; VI, 3, 1139b28-31 ; VII, 8, 1151a16-18. Nous pourrions également ajouter à cette liste l'important texte de la *Métaphysique*, Z, 3, 1029a34-b12.

⁵⁰ Burnyeat, « Aristotle on Understanding Knowledge », 128-129.

⁵¹ *APo.*, I, 18, 81a40 : « μανθάνομεν ἢ ἐπαγωγῆ ἢ ἀποδείξει. »

⁵² *APo.*, I, 3, 72b29-30 ; I, 18, 81b2-4.

⁵³ Burnyeat, « Aristotle on Understanding Knowledge », 130, en faisant référence ici aux *APo.*, I, 2, 71b25.

les rassemble, l'interprète clarifie la fonction de la méthode démonstrative, qui serait moins celle de transmettre un *savoir* que celle de partager une forme de *compréhension*. Par ce geste, il apporte un correctif à la thèse de Barnes, correctif qui promet de l'harmoniser davantage avec les objectifs qu'Aristote aurait fixés dans les *APo.* et avec la fonction qu'il aurait attribuée à la méthode apodictique.

Conclusion

Nous avons cherché, dans cet article, à fournir une introduction au débat contemporain sur l'interprétation de la fonction de la démonstration dans l'épistémologie aristotélicienne. À cet effet, nous nous sommes fixé comme objectif premier celui de fournir certaines clefs permettant d'approcher le texte des *Seconds analytiques* plus fidèlement que ne l'ont pu faire certains historiens de la philosophie et traducteurs d'Aristote récents, comme Irwin ou Pellegrin. En mobilisant certaines critiques contre les idées directrices qui sous-tendent leur lecture, dite « traditionnelle », nous avons montré qu'une interprétation alternative devait être favorisée. Celle que nous avons présentée rend mieux compte des nuances qui découlent de distinctions effectuées, d'une part, entre l'antérieur et le mieux connu pour nous et l'antérieur et le mieux connu par nature et, d'autre part, entre les concepts d'ἐπιστήμη et de γνῶσις.

Ce faisant, nous croyons avoir suffisamment démontré la pertinence d'une lecture d'après laquelle la fonction principale de l'apodictique n'est pas heuristique, mais pédagogique. Selon notre interprétation, laquelle va dans le sens de Barnes et de Burnyeat, le rôle de la démonstration est ainsi d'assurer la transmission d'une forme de compréhension (absolue ou non), c'est-à-dire d'ἐπιστήμη, en s'appuyant sur une γνῶσις préalablement acquise. Du reste, si la question de savoir par quels moyens cette acquisition de la « connaissance préliminaire » s'effectue déborde le cadre de cet article, elle n'en demeure pas moins intimement liée à la discussion que nous avons menée et, en ce sens, le fait qu'Aristote reconnaissait lui-même l'existence de formes non absolues d'ἐπιστήμη nous semble devoir demeurer présent à l'esprit de quiconque entend interpréter la réponse du Stagirite à ce problème.

Bibliographie

Traductions d'ouvrages anciens :

- Barnes, Jonathan. « Translation ». Dans *Aristotle: Posterior Analytics*. 2^e éd. 1-47. Londres : Clarendon Press, 1994.
- Bodéüs, Richard, trad. « Éthique à Nicomaque ». Dans *Aristote : Œuvres complètes*, sous la direction de Pierre Pellegrin, 1975-2226. Paris : Flammarion, 2014.
- Lefebvre, David, trad. « Génération des animaux », dans *Aristote : Œuvres complètes*, sous la direction de Pierre Pellegrin, 1575-1730. Paris : Flammarion, 2014.
- Pellegrin, Pierre, trad. *Seconds analytiques*. Paris : GF Flammarion, 2005.
- Pellegrin, Pierre, trad. « Histoire des animaux ». Dans *Aristote : Œuvres complètes*, sous la direction de Pierre Pellegrin, 1127-1415. Paris : Flammarion, 2014.

Littérature secondaire :

- Bäck, Allan. « Aristotle's Discovery of First Principles ». Dans *From Puzzles to Principles? Essays on Aristotle's Dialectic*, sous la direction de May Sim, 163-181. Oxford : Lexington Books, 1999.
- Barnes, Jonathan. « Aristotle's Theory of Demonstration ». *Phronesis* 14, n° 2 (1969) : 123-152.
- Barnes, Jonathan. « Aristotle's Theory of Demonstration ». Dans *Articles on Aristotle, Vol. 1: Science*, sous la direction de Jonathan Barnes, Micheal Schofield et Richard Sorabji, 65-87. 2^e éd. Londres : Duckworth, 1975.
- Barnes, Jonathan. « Commentary ». Dans *Aristotle: Posterior Analytics*, 81-271. 2^e éd. Londres : Clarendon Press, 1994.
- Berti, Enrico. « Does Aristotle's Conception of Dialectic Develop? ». Dans *Aristotle's Philosophical Development: Problems and Prospects*, sous la direction de William Wians, 105-130. Maryland : Lanham, 1996.
- Brunschwig, Jacques. « L'objet et la structure des Seconds analytiques d'après Aristote ». Dans *Aristotle on Science, The "Posterior Analytics": Proceedings of The Eighth Symposium Aristotelicum Held in Padua from September 7 to 15, 1978*, sous la direction d'Enrico Berti, 61-96. Padoue : Editrice Antenore, 1981.

- Burnyeat, Myles F. « Aristotle on Understanding Knowledge ». Dans *Aristotle on Science, The "Posterior Analytics": Proceedings of The Eighth Symposium Aristotelicum Held in Padua from September 7 to 15, 1978*, sous la direction d'Enrico Berti, 97-139. Padoue : Editrice Antenore, 1981.
- Burnyeat, Myles F. « Aristotle on Understanding Knowledge ». Dans *Explorations in Ancient and Modern Philosophy*, 115-144. 2^e éd. Cambridge : Cambridge University Press, 2012.
- Crubellier, Michel et Pierre Pellegrin. *Aristote. Le philosophe et les savoirs*. Paris : Seuil, 2002.
- Irwin, Terence H. *Aristotle's First Principles*. 2^e éd. Oxford : Clarendon Press, 1990.
- Kal, Victor. *On Intuition and Discursive Reasoning in Aristotle*. Leyde : E. J. Brill, 1988.